

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Le cantique du pain et du blé

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 127-137

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LE CANTIQUE DU PAIN ET DU BLÉ

Oh ! je me souviens du champ de blé comme une main sous le soleil de mon pays !

Je me souviens du premier soir d'amour, du soir commencé depuis toujours.

Que savais-je du blé ? que savais-je du pain ? Je ne connaissais qu'un cœur et qu'un visage.

Et le blé me parla, et le pain me parla, et je connus l'âme du blé, et je connus l'âme du pain,

Et mon visage d'enfant s'empourpra de leur amour !

Tous les blés de mon enfance reviennent à moi dans le désert de midi ;

J'ai cru que seules les pierres habitaient mon cœur et jamais plus le bruissement de la houle odorante !

Mais on ne tue pas les blés que le semeur a laissé tomber comme des roses !

Je me souviens des blés ! des champs de blés à la lisière de mon village, comme autant de mains chargées d'or !

Qui cueillera cet or ? disait-on. Car la maladie règne et il n'a plus de moissonneurs.

Mais la jeunesse du village se leva : il y aura toujours des moissonneurs, comme il y aura toujours des roses.

Aux matins de juin, le soleil faisait lever et frissonner les blés comme une main qui se tourne,

Comme un lac d'argent vague sur vague la main de Dieu ployait les blés sur toute l'étendue des champs

*Et le soleil burinait de sa flamme les pages du livre
des blés, imprimant un à un les feuilletés de l'amour ;*

*Et pendant que les hommes tombaient sous les coups
de la maladie et de la mort,*

*Les moissons, les vastes moissons de toujours,
s'éveillaient comme une forêt d'or !*

*Je sais les blés de mon pays, et le soleil qu'on en-
tend brûler, et les moissonneuses et les glaneuses,*

*Les glaneuses courbées et honteuses et toutefois
bienheureuses !*

*Je sais le désert de midi dedans les champs —
quand il n'y a plus qu'un petit enfant qui pleure
sous les javelles,*

*Et qu'on ne voit plus au loin le bleu des fumées sous
le bleu du ciel.*

*Je sais le moulin du village et son tic-tac sur la riviè-
re cristalline*

*Et le sac de blé que le fils du paysan levait sur ses
larges épaules,*

*Le chant du blé, le chant de l'eau comme deux
amours qui se répondent sans relâche,*

*Le ruisseau de farine bise dans la huche — mystère
d'amour et de douleur,*

*Terre montante et vivante, offrande pour une vie
nouvelle du grain qui voulut bien mourir.*

*Et je sais le four du village, le mariage du feu avec
la terre et l'eau primitive,*

*L'AUTEL et la COUPOLE où mûrira le pain,
dans sa nouvelle saveur et sa nouvelle splendeur !*

*Juin comme un lac de soleil et de brises et de feuil-
les transparentes,*

*Juin comme la houle des blés sous la main du Sei-
gneur !*

*Je ne sais pas la logique, et la poésie et les écoles ;
— ils me disent que je suis mort ;*

*Mais je sais que tout est mort pour moi sous le jail-
lissement du chant de mon cœur.*

*Il faut que je chante le pain comme il faut que le
torrent descende la montagne ;*

*Les digues ne sont plus, et l'on accuse la vague
d'être la vague !*

*Chante, mon cœur, sans mesure, puisque l'amour
n'a point d'entrave,*

*Chante le blé de mon pays d'une mesure entendue
de toi seul,*

*chante le cantique du pain, la seule poésie qui fait
vivre jusqu'à mourir !*

*Le pain commença dans la terre sous les pluies
d'avril ou de septembre, quand la charrue labourait ses
chairs palpitantes.*

*La terre fumait sa douleur et frémissait comme un
corps en travail.*

*La terre frémit, une ondée de sang parcourut son
visage ; une vague verte, frileuse encore des nuits de
mai ;*

*Mais le soleil de Dieu plus fort bénissait toutes
choses,*

*Et le soleil traversa les blés en fleur, où commençait
d'apparaître la face du pain comme de l'or.*

*Ah ! les hommes ne connurent point ce vrai Pain qui
est comme un soleil au milieu des champs !*

*Ils croyaient que leurs champs étaient la bénédiction
même, et la divinité et la satiété jusqu'à la mort !*

*Ils embrassaient la terre, sans reconnaître que son
fruit venait du ciel !*

Ils mangeaient le soleil au sommet des épis mûrs, et ne savaient pas que le vrai Soleil avait passé dans la terre pour y mourir !

Ils ne voulurent pas reconnaître le Pain Vivant, et se jetèrent sur un pain qui ne donne que la mort.

Ils ne voulurent pas admettre le Pain de toute joie : et voici naître parmi nous le pain de la douleur !

Ils refusèrent le Vrai Pain qui est comme le sourire du soleil : et voici le pain des larmes avec la cendre en nourriture dérisoire parmi la nuit.

Je ne vois plus mon champ de blé dans le damier des blés du village,

Ce n'est point la charrue qui a passé là mais une ruée de machines infernales,

Ce n'est pas une jonchée de grains qu'on a jetés dans les sillons monstrueux, mais les débris de nos maisons et les têtes de nos fils,

Et l'eau claire de nos montagnes n'a point arrosé ce dégoût, mais les cataractes de sang et les torrents de la haine.

On voyait encore sur les places désertes quelques enfants qui demandaient du pain,

Il ne se trouvait personne pour leur en donner, et mon cœur s'est répandu hors de moi-même en les voyant défaillir.

Regardez, Seigneur, ce qui nous arrive, abaissez vos yeux vers nous et connaissez le désespoir de notre opprobre !

Notre Père, Notre Père qui êtes aux cieux ! Notre Père, Notre Père qui nous donnez le vrai pain !

Et Dieu cessa d'être fâché contre les enfants des hommes.

Et Dieu enseigna au cœur des hommes à désirer le pain.

Car il eut pitié de ses enfants qui mouraient de faim auprès de leurs tables saccagées !

Et voici naître de nouvelles moissons par-dessus le charnier d'épouvante,

Une floraison de roses dans le champ de la mort.

Il y aura toujours des moissons comme il y aura des roses.

Il y aura toujours des jours tant qu'il y aura des nuits

Et jamais le désert n'étouffera les roses,

Jamais l'obscurité n'étouffera le jour !

Et Dieu cessa d'être fâché contre les enfants des hommes.

Ainsi mon père cessait d'être fâché quand nous avions pleuré parmi la nuit,

Recueillait les jouets épars où se lisait encore la trace de nos larmes,

Contemplait nos trésors d'un œil triste et se détournait pour sourire et pleurer.

Et Dieu se repentit du malheur des hommes, se repentit des souffrances qu'il n'avait point faites,

Pleura dans son cœur de Dieu à cause des larmes de la terre :

Plus forte que toute souffrance est la douceur de Dieu,

Plus longue que les guerres est sa miséricorde.

Il y aura des moissons !

Hommes et femmes sortiront avec leurs faux et leurs faucilles dans les champs et moissonneront à journées doubles parmi les vagues de bonté,

*Et les glaneuses suivront en cadences balancées,
rouges de honte et de bonheur comme Ruth la Moabite
à la face confuse et bienheureuse,*

*Car elle sait que le Maître du champ n'est pas loin,
qui fait choir les épis pour le secret de son cœur !*

*Labours de mon pays sous la vapeur qui lève
Onde mobile et verte au souffle de la brise
J'entends la houle blonde et la voix des faucheurs
Et la longue chanson du moulin sur la rive
La flamme qui mûrit notre pain paternel !*

*Tel est le pain de tous les jours et de toujours, le
pain du blé de mon pays, que les soldats emportaient
au milieu des riches plaines, afin que son absence ne
les fît pas mourir.*

*O pain, fleur du froment ! O froment, fleur de la
terre !*

*Cependant le chant périodique des moissons est
trop clair, trop lumineuse la flamme des blés pour ne
pas réveiller notre éternelle douleur.*

*Comme un navire qui passe à tous les couchants,
laissant après lui cet infini sillage d'or !*

*Mais il a pris nos cœurs chaque fois et rivé nos yeux
vers la couleur de son souvenir ;*

*Jamais plus son image ne reviendra la même, jamais
plus le sourire fugitif de son visage :*

*Eh quoi ? quel passager secret et douloureux em-
porte chaque soir la moitié de mon âme,*

*Quel chant d'absence éternelle abat ma pluie de lar-
mes au retour de chaque nuit ?*

*Hélas, Il a passé parmi nous, le Moissonneur inef-
fable, emportant de ses mains la seule moisson qui ne
peut pas mourir !*

*Une moisson qui n'est pas seulement du pain pour
notre chair mais de l'amour pour notre cœur ;*

*Et nous voici venus à l'autre bord du lac au reflet
survivant de son heureuse clarté ;*

*Nous avons saisi la frange de son manteau pour ne
plus le laisser partir et qu'il régnât sur nous,*

*Lui dont les mains lumineuses multipliaient les pains
comme les épis, et dont la parole créait une telle joie
qu'elle faisait oublier le pain !*

O recherche bienheureuse, ô requête fructueuse :

*Il était là, parmi les blés, et sa présence nous disait
de rechercher les blés impérissables :*

*Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais
pour la nourriture éternelle que le Fils de l'Homme
vous donnera !*

*Et nous ne comprenions point que Dieu lui-même
voulût nous donner un pain de son été,*

*Et comme nous lui demandions à cris d'enfants un
pain dont le parfum ne mourût pas plus que celui des
roses de notre enfance,*

*Il étendit sur nous ses mains généreuses et nous ou-
vrit son cœur.*

*Et nous restions étourdis comme des gens surpris
par un soleil trop fort :*

*Nous voulions qu'il fût notre roi, et il ne voulait être
que notre pain !*

*Nous voulions qu'il régnât sur nous afin de sauver
nos corps parmi les blés qui meurent ;*

*Et lui, il voulait se laisser manger par nous, il avait
faim de notre faim surhumaine,*

*Pour que nous fussions immortels parmi les mois-
sons qui ne meurent plus !*

*« Non point comme la manne ! Vos pères ont man-
gé la manne et ils sont morts ;*

*Mais celui qui mange du pain que je donne vivra
dans les siècles des siècles ! »*

*Alors nous étions aveuglés comme des oiseaux de
nuit devant le soleil,*

*Nous posions des conditions à la Toute-Puissance
et des limites à l'Amour,*

*Et la parole de l'Amour fut pétrifiée par la dureté
de notre cœur.*

*« Ah ! cette promesse est dure, et qui peut l'enten-
dre sans mourir ? »*

*Et voici penché vers nous votre visage que la ten-
dresse transfigure,*

*Votre voix comme un chant de tourterelle, comme
un doux son de flûte parmi les roseaux :*

*« Et vous ? Vous que j'ai rendus mes moissonneurs
dans la blancheur des moissons heureuses,*

*Vous que j'ai rassasiés de manne et conduits sur
le mont des Béatitudes,*

*Vous que je n'appelle point serviteurs mais mes amis,
et dont j'ai rempli le cœur des secrets de mon Père,*

*Vous qui connaissez le goût du pain dans la maison
de votre enfance,*

*Voulez-vous aussi me quitter ? Vous ne viendrez
plus avec moi parmi la moisson des épis ?*

*Et moi j'ai cru en vous tout en sachant ce qu'il y
avait dans vos cœurs,*

*Et moi qui vous appelai pour la fidèle aventure des
moissons éternelles,*

Et moi qui voulais vous faire agriculteurs sans déclin dans les blés de mon Père,

Je resterai seul au cœur du champ dévasté comme le grain sous la glèbe qui fume...

Adieu ! Vous avez désormais vos moissons et moi les miennes !

Vous ne m'avez pas reconnu à la fraction du pain ! »

... Seigneur, Seigneur ! ne nous laissez pas oublier les blés de votre amour !

Je me souviens du pain de mon village, où se rattache mon cœur pour ne pas mourir,

Je me souviens du petit pain que me donnait une main blanche un soir que mon cœur mourait de faim.

Je connais la faim heureuse et la faim malheureuse, et la faim temporelle et la faim éternelle,

Et je sais que la faim du cœur est plus terrible que la faim du ventre,

Et la faim de l'âme plus terrible que celle du cœur.

Il y a une faim qui ne meurt pas et que ne rassasient pas les bergers mercenaires,

Et les nourritures terrestres l'une sur l'autre, pas plus qu'une goutte dans l'océan, n'ont apaisé les rugissements de mon âme nuit et jour.

Je ne sais depuis quelle aube mystérieuse j'ai veillé vers toi, depuis quelle veille mon âme tremble vers toi, chargée des rosées de la nuit !

A qui donc irions-nous, Moissonneur ? Tu as les paroles de la vie éternelle !

Il n'y a pas d'autres épis que tes épis, il n'y a pas d'autre moisson que Toi !

Il n'y a pas d'autre blé que les blés de ton amour, il n'y a pas d'autre pain que le pain qui est ton cœur !

Là-bas, là-bas chantent les blés de mon village comme un frissonnement d'eaux vertes,

Là-bas, là-bas je les vois blanchir et mûrir comme l'ivoire et comme l'or :

Qu'étaient les blés de mon village ? Mais leur souvenir est éternel,

Et seule cette saveur et ce parfum dont je sais l'inaltérable douceur sous ma langue et dans mon cœur !

Je me souviens du moulin sur les eaux vives et du chant de l'argent liquide autour des sourdes meules,

« Et moi aussi, il faut que je sois moulu par la dent des bêtes », le long des ruisseaux de Babylone...

Car ce n'est pas de manger le pain qui est bon, et pas de transformer dans notre corps le fruit de la terre,

Mais de retourner à la terre et d'être bon comme du pain, et de se laisser pétrir par Celui qui est le Pain des forts !

Mes yeux se sont ouverts, et j'ai reconnu le soleil qui traversait les blés en fleur, et le pain qui brillait dans ce soleil d'argent.

Si tous les blés du monde n'ont pas comblé notre faim, si nos pères sont morts après avoir mangé la manne,

Plus jamais nous ne pourrons oublier le froment de Dieu, dussions-nous en mourir !

Plus jamais ne cessera notre louange surhumaine, plus jamais notre audace n'atteindra la hauteur de ta gloire !

Loue, Sion, loue ton Dieu, loue ton chef et ton pasteur dans tes hymnes et tes cantiques ;

Qu'un nouveau thème emporte la musique de tes louanges inégalées :

Car il n'y a plus de moissons périssables dans l'entrelac des fleuves et des routes ;

Celui qui a mis la paix autour de la terre nous rassasie d'une fleur immuable.

Voici la table mise dans la maison qui est véritablement la maison,

La moisson qui ne meurt plus dans un éternel été.

« Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde ! »

Que la louange soit pleine et sonore, que notre cœur éclate de gloire et clarté !

Voici que le pain des anges est à nous pour le voyage, et que nous sommes en marche parmi les moissons de son amour !

Marcel MICHELET